

C'en était fait de lui et de son armée, si sa bonne fortune ne lui eût envoyé Varron.—(Rollin, *Hist. anc. Gréc.*, t. I, p. 43.)

(Sans le pronom *en*)

C'est fait de votre vie, et je vous le promets.
(Cornille, *Nicom.*, V, 7.)

Mentor m'abandonne, *c'est fait de moi.*—(Fénelon, *Téléme.*, VII.)
S'il m'échappait un mot, *c'est fait de votre vie.*
Racine, *Nejat*, II, 1.

Quant à moi, j'aime mieux, avec M. Littré, la seconde manière que la première, et je vais justifier ma préférence à cet égard.

Dans les phrases où le pronom *en* figure seul avant *est fait*, il remplace un substantif désignant un bien, et précède de la préposition *de* suivie d'un adjectif possessif ainsi dans les vers suivants.

Mes amis sont tous prêts, c'en est fait, il est mort.
(Cornille, *Illect.*, IV, 6.)

ce pronom est mis pour *de sa vie*; et dans ces autres :

C'en est fait : on dira que Phèdre trop coupable.
De son époux trahi fut l'aspect redoutable.
(Racine, *Phéd.*, III, 3.)

il remplace *de mon honneur* ou *de ma réputation*. Mais quand un tel substantif est présent dans la phrase, on doit, conformément à la règle fondamentale du pronom, n'y pas faire paraître le mot *en*.—*Courrier de Vaugelas*.

III. Origine de l'expression MÉNAGER LA CHÈVRE ET LE CHOU ?

D'après la Mésangère, ce proverbe vient de la question suivante, faite à des enfants pour les accoutumier à réfléchir et à trouver des moyens de se tirer d'affaire :

Un homme a un bateau fort petit dans lequel il doit passer, l'un après l'autre, un loup, une chèvre et un chou. S'il prend le loup le premier, le chou est en proie à la chèvre. S'il prend la chèvre la première, même embarras pour le voyage suivant; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura réservé pour le troisième, ou la chèvre et le chou sera mangé. Comment faut-il que le batelier s'y prenne, car il y a réellement un moyen de faire ce qui est demandé ?

On donne alors la solution, qui est d'emmenner d'abord la chèvre seule; le chou reste avec le loup, qui naturellement n'y touche pas. Au second voyage, on prend le chou et l'on ramène la chèvre, à la place de laquelle il faut passer le loup, qui, étant à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors le maître du bateau revient, reprend la chèvre restée seule, et ménage ainsi la chèvre et le chou.—*Courrier de Vaugelas*.

Quelques mots en faveur de l'éducation industrielle.

A quoi sert toute éducation qui ne saurait mettre l'homme en mesure de gagner son pain ? Tout ce que l'on fait dans ce monde ne dépend pas immédiatement de l'intelligence; cependant, nous n'avons guère en vue que le développement intellectuel dans l'éducation de nos enfants. Ils apprennent à lire, à écrire, à chiffrer pendant les premières années de leur vie d'écolier; puis sur ce fondement, on élève l'édifice de la science des langues, des mathématiques, etc., édifice qui peut être plus ou moins solide, mais qui, dans la suite, devient d'une valeur pratique bien minime, parce que, dans les soins que les enfants ont reçus, on a laissé de côté le développement des facultés physiques.

Les jeunes gens qui ont pris leurs degrés dans nos institutions scientifiques croiraient faire preuve de fort mauvais goût, s'ils se livraient à toute autre chose qu'à l'étude d'une profession; et, grâce à la vie sédentaire qu'ils ont menée, ils sont devenus, physiquement parlant, incapables de se livrer à aucun travail manuel. Leurs muscles ne se sont pas formés, et le temps pendant lequel ils auraient dû être développés ne reviendra plus. Le rude

labeur des années suivantes peut, dans une certaine mesure, diminuer les effets de l'éducation première; mais rien, absolument rien, ne saurait compenser la perte des années si précieuses de la jeunesse, qui ne devraient être employées qu'à préparer l'enfant aux combats de la vie.

L'éducation intellectuelle n'est qu'une demi-éducation, et de quelles armes fera-t-il usage dans la lutte qu'il doit nécessairement entreprendre le jeune homme qui n'a reçu qu'une éducation tronquée ? Ses mains sont faibles et impuissantes : il aura recours à cette intelligence qu'il a cultivée pendant de longues années et au prix de tant d'argent. Mais de quelle manière se servira-t-il de son éducation ? Tournera-t-il ses regards vers la littérature ? Ou bien étudiera-t-il une de ses professions qui sont déjà encombrées ? S'il ne peut gagner sa vie par des moyens légitimes, il sera tenté de le faire par des voies injustes; il se jettera tête baissée dans des intrigues politiques, ou bien dans ces menées honteuses dans le dessein d'extorquer un argent péniblement gagné de personnes plus laborieuses que lui, mais moins heureusement douées du côté de l'intelligence.

Maintenant quel remède faut-il apporter à cette plaie sociale ? Tant que nos jeunes gens regarderont le labour honnête comme une chose avilissante, et qu'ils croiront qu'il est d'un gentilhomme de s'asseoir dans un bureau toute la journée (même quand il n'en a pas payé le loyer), nous pouvons nous attendre à avoir sur les bras une armée d'hommes de profession, chercheurs d'emplois. Il faut donc commencer par enseigner à travailler aux jeunes gens en même temps qu'ils apprennent à lire. Que l'éducation physique en vue d'un art utile marche de pair avec l'éducation intellectuelle. Pour cela, il serait à propos que dans certaines écoles publiques, et surtout dans les villes, il y eût un atelier, où les élèves pussent apprendre à manier les outils. Le maître aurait la direction de l'atelier, et les élèves s'y rendraient dès qu'ils auraient terminé leurs devoirs de classe. Le temps que l'on passerait ainsi en dehors de la salle d'école, serait véritablement une récréation pour les enfants, et, de plus, les remettrait des fatigues causées par l'étude. (*Barnes' Educational monthly*.—Traduction de J. O. C.)

BIENFAITS DE L'AFFLICTION.

Le sentier de la douleur, et ce sentier seul, conduit au séjour où la douleur est inconnue; nul mortel n'a franchi ce seuil béni qui n'ait rencontré sur son passage des ronces et des épines. Traverser un paysage émaillé de fleurs, l'homme peut se livrer à la joie, salué par les accords d'une musique enchanteresse; il peut parcourir pieds nus, sans crainte de se heurter, ces sentiers que la nature a recouverts d'un moelleux tapis de verdure; tout entier à ses plaisirs, et sans s'occuper de leurs suites funestes, il peut mépriser et les avis, et la voix amie qui les lui donne.

Mais celui qui connaissait d'avance le cœur humain; qui savait avec quelle lenteur l'homme écoute la voix du divin amour; qui connaissait la dureté de sa nature et l'opiniâtreté de sa volonté; qui n'ignorait point qu'une vie d'aisance le rendrait de plus en plus insensible, — voulut, par pitié pour l'homme et par un effet de sa miséricorde, venir au secours de l'âme humaine. Il ordonna aux nuages d'assombrir les jours de l'homme ici-bas, et leur dit : « Allez, faites de ce séjour une vallée de larmes. »

O brises ombraées d'un air qui vivifie l'âme, brises sorties des lèvres mêmes de l'éternel amour ! O courants salutaires dont les ondes murmurantes jaillissent là-haut de la source de toute grâce ! Le sol couvert de cailloux